

# La Beauté des choses

un film de Bo Widerberg

Suède - 1995 - 125 mn - couleur - VOSTF - master restauré

OURS D'ARGENT BERLINALE 1996  
NOMINATION À L'OSCAR DU MEILLEUR FILM ÉTRANGER 1996

Avec Johan WIDERBERG, Marika LAGERCRANTZ, Tomas Von BROMSSEN



1943. Alors que ses camarades sont très occupés à parler de sexualité, un trouble s'installe entre Stig, jeune lycéen et son professeur Viola. Stig est attiré par cette femme belle et mature, Viola aime chez Stig sa jeunesse et son innocence. Ils deviennent vite amants. Mais Stig rencontre fortuitement Frank, le mari de Viola, représentant de commerce, alcoolique et fantasque. Une étrange relation d'amitié va naître entre eux.

Romancier, scénariste et critique de cinéma, Bo Widerberg (1930-1997) est considéré avec *Le Péché suédois* (1963) et *Le Quartier du corbeau* (1963) comme le chef de file d'une nouvelle vague suédoise, spontanée et sensuelle, sociale et hédoniste. Cannes le consacre avec le triptyque *Elvira Madigan* (1967, Prix d'interprétation féminine), *Adalen 31* (1969, Grand Prix) et *Joe Hill* (1971, Prix spécial du Jury). Après un détour par le film de genre qui sera marqué par de grands succès publics (*Un flic sur le toit*), sa carrière s'achèvera avec *La Beauté des choses*, où l'érotisme se fait plus présent qu'à l'habitude pour un film de Widerberg.

Avec deux Prix à Berlin et une nomination aux Oscars, juste avant une mort prématurée, *La Beauté des choses* marqua le grand retour de Widerberg sur la scène internationale. On y retrouve ses thèmes de prédilection, au croisement de la grande Histoire et de l'intime. Il construit son film à partir de ses souvenirs d'enfance à Malmö, pendant la Seconde Guerre mondiale. Mais l'amour chez Widerberg est souvent une invitation à l'émancipation des êtres, l'éveil des sens se doublant d'une soif de liberté et de la naissance d'une conscience politique et morale...

## Bo Widerberg, cinéaste rebelle

Enfant unique, Bo Widerberg est né à Malmö, ville portuaire de la côte sud de la Suède, le 8 juin 1930. Il y réside, presque sans discontinuité, jusqu'à sa trentième année et y écrit quatre romans et deux recueils de nouvelles. Parallèlement à cette activité, Widerberg se passionne pour le cinéma international (Demy, Truffaut, Godard ou encore *Shadows* de John Cassavetes, auquel il rendra hommage dans *Amour 65*).

En 1960, Widerberg est engagé comme critique cinématographique au journal *Expressen* à Stockholm. Deux ans plus tard, une anthologie de ses articles est publiée sous le titre *Regards sur le cinéma suédois* dans lequel, à l'instar de Truffaut une décennie avant lui dans *Une certaine tendance du cinéma français*, il éreinte une culture cinématographique marquée par une apathie visuelle et un culte servile envers le cinéma d'Ingmar Bergman.

Bo Widerberg a pourtant fréquenté le maître, dont il apprécie *Jeux d'été* et *Monika*, lorsque celui-ci monta des pièces au théâtre municipal de Malmö. Entre-temps, Bergman s'oriente, selon le reproche de Widerberg, vers des films « verticaux » - métaphysiques en somme - au lieu d'explorer les relations entre les hommes dans des films « horizontaux ».

Sa critique virulente du cinéma suédois coïncide avec sa découverte de la Nouvelle Vague française. Il en loue la spontanéité, la sensualité, la priorité donnée à la transmission de l'émotion et rêve de devenir à son tour le héraut de la contestation cinématographique faisant appel à de jeunes comédiens et s'éloignant des studios dont il a horreur (il suivra cette ligne de conduite jusqu'à sa dernière œuvre). La fulgurance de son œuvre des années 1960, équivalente à celle de ses acolytes français, s'oppose donc à celle de Bergman mais il le rejoint au panthéon du cinéma national.

Le premier essai de Widerberg est un court métrage pour la télévision, *Le Petit garçon et le cerf-volant* mais Gustav Scheutz, producteur impressionné par son pamphlet, lui permit, avec un budget très modeste, de réaliser *Le Landau* (1963) que Pierre Braunberger, distributeur du film lors de sa sortie en France, rebaptisera *Le Péché suédois*, présenté à la Semaine de la Critique à Cannes en 1963.



À l'été 1963, il tourne, à nouveau dans sa ville natale, *Le Quartier du corbeau* (1963), dans lequel il évoque le parcours d'Anders, prolétaire désireux de devenir écrivain en 1936, au moment des élections qui vont entériner la victoire du Parti social-démocrate à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

Les réactions critiques sont négatives mais ces impressions défavorables ne doivent pas cacher le triomphe fait au film et sa sélection aux Oscars en 1964.

Sans cesse à la recherche d'un équilibre, *Amour 65* s'organise justement autour de scènes de conversations à bâtons rompus improvisées au milieu d'un canevas rigoureusement établi narrant la panne d'inspiration d'un cinéaste qui entend faire venir de Londres Ben Caruthers, acteur de *Shadows* de John Cassavetes afin de renouveler « le naturel » de son cinéma. Le tournage faillit être interrompu et certaines personnalités du cinéma suédois s'indignent de l'énorme consommation de pellicule.



À l'automne de la même année, Widerberg réalise *Hello, Roland!* (1966) d'après son propre roman *Le Dragon vert*, une satire des milieux publicitaires et de la mode. Le film à peine achevé, il tourne *Elvira Madigan* (1967) qui relate un fait divers authentique survenu en 1889. Composé essentiellement d'extérieurs, tourné en couleurs avec une actrice inconnue, *Elvira Madigan* correspond aux exigences de Widerberg et acquit une notoriété internationale. Il peut ensuite faire son choix entre les contrats que les maisons de production américaines lui proposent. Mais il est capricieux, impulsif, déteste planifier quoi que ce soit et ne respecte pas les contrats. Pourtant, après la reconnaissance internationale et le succès d'*Adalen 31* à Cannes en 1969, il part aux États-Unis réaliser *Joe Hill*, portrait d'un syndicaliste exécuté à tort en 1915. Le film lui vaut pour la troisième fois consécutive une reconnaissance cannoise.

De la fin des années 1960 au début des années 1970, Bo Widerberg est un cinéaste majeur de la scène internationale qui jouit autant d'un succès critique que public. Il revient en Suède tourner *Tom Foot* en 1974 autour d'un petit prodige du football : Johan Bergman. En 1976, il tourne *Un flic sur le toit*. Pendant longtemps le plus gros budget pour un film nordique, à la fois film d'action, film à grand spectacle, thriller et réflexion sur le fonctionnement des sociétés scandinaves, ce film est l'adaptation du roman *L'Abominable homme de Säffle* écrit par Maj Sjöwall et Per Wahlöö, les créateurs du polar nordique dans les années 60 et 70. Les années 1980 voient Bo Widerberg osciller entre le cinéma et la télévision. Il revient au polar en 1984 avec *L'Homme de Majorque* dans lequel deux flics poursuivent un braqueur meurtrier qui s'avère être un membre de la garde rapprochée du ministre de la Justice. Le film est une réussite.

Presque dix ans s'écoulèrent avant que Widerberg ait à nouveau l'opportunité de faire un film, en 1995. Dans *La Beauté des choses* avec dans le rôle-titre son propre fils, Widerberg persiste dans son tableau des amours impossibles avec l'aventure amoureuse d'un jeune homme et de son professeur dans le Malmö des années 40. Le film est à nouveau nominé aux Oscars.

Bo Widerberg meurt d'un cancer à l'âge de 66 ans le 1<sup>er</sup> mai 1997.

## Rétrospective Bo Widerberg en 11 films restaurés le 24 juin 2020

- |                                      |                                    |
|--------------------------------------|------------------------------------|
| <i>Le Péché suédois</i> (1963)       | <i>Joe Hill</i> (1971)             |
| <i>Le Quartier du corbeau</i> (1963) | <i>Tom Foot</i> (1974)             |
| <i>Amour 65</i> (1965)               | <i>Un flic sur le toit</i> (1976)  |
| <i>Elvira Madigan</i> (1967)         | <i>L'Homme de Majorque</i> (1984)  |
| <i>Adalen 31</i> (1969)              | <i>Le Chemin du serpent</i> (1986) |
| <i>La Beauté des choses</i> (1995)   |                                    |

malavida présente



LUMIÈRE 2019  
GRAND LYON FILM FESTIVAL  
12/2001/CLICHE

## De la beauté des choses de Marten Blomkvist

**L**a *Beauté des choses* est le dernier film de Bo Widerberg et avec lui, le cercle se referme. Widerberg était de retour à Malmö, sa ville natale du sud de la Suède. Il travailla à partir d'un scénario original qu'il a lui-même écrit, et l'histoire se déroulait dans le passé. Tout cela le ramena à son tournage à Malmö pendant l'été 1963, quand il réalisait son deuxième film, *Le Quartier du corbeau*. En Suède, ce film est souvent le favori des admirateurs de Widerberg.

Il a longtemps attendu avant de pouvoir réaliser *La Beauté des choses*, qui raconte une histoire d'amour entre un lycéen et sa professeure déjà mariée. Widerberg travaillait sur ce scénario depuis les années 80. Mais deux problèmes s'étaient accumulés. Widerberg souhaitait que le rôle du jeune garçon soit joué par son fils, Johan. Widerberg aimait beaucoup voir ses enfants jouer dans ses films. Sa fille aînée, Nina, née en 1960, est celle qui y a joué le plus (*Le Quartier du corbeau*, *Elvira Madigan*...). Johan, le demi-frère de Nina, né en 1974, arrive en deuxième. Widerberg avait commencé à écrire le scénario de *La Beauté des choses* quand Johan était encore petit, en pensant qu'il attendrait que son fils ait l'âge de jouer le rôle pour tourner.

Au moment du tournage de *La Beauté des choses*, Johan était une star recherchée pour les rôles d'enfant en Suède. Pendant les années 90, il avait tenu le rôle principal dans deux séries télévisées. Mais en 1988, il avait coupé les ponts avec son père. Widerberg venait d'abandonner sa famille pour une nouvelle femme ; Michaela Jolin, l'actrice principale du film *Victoria* que Widerberg avait réalisé en 1979. La séparation avait été très douloureuse et Johan ne voulait plus revoir son père.

Le deuxième problème était que Johan n'était pas le seul à ne plus vouloir travailler avec Bo Widerberg. Il était alors de notoriété publique qu'être le producteur de Widerberg, c'était très compliqué. Widerberg détestait les plannings, car il craignait que ceux-ci n'éteignent sa flamme créatrice. Ses films prenaient en général beaucoup de retard, ce qui coûtait cher, et Widerberg avait par-dessus tout une volonté de fer et restait persuadé que tout était possible. Ce trait de caractère provoquait des conflits aussi bien avec les producteurs qu'avec le reste de l'équipe. Après *Le Chemin du serpent* en 1986, plus aucun producteur en Suède n'était prêt à produire un film de Bo Widerberg.

Tout se débloqua au début des années 90, quand Widerberg rencontra le producteur danois Per Holst. Celui-ci avait gagné la Palme d'or et un Oscar avec *Pelle le Conquérant* (avec Jörgen Persson, qui avait l'habitude de travailler dans l'équipe de Widerberg, en tant que chef opérateur). Holst se décrivait comme quelqu'un qui « n'avait peur de rien ».

Il était un grand admirateur de Widerberg, et comme il avait l'habitude de mettre en place des coproductions avec la grande maison de production danoise Egmont, *La Beauté des choses* devint le film le plus cher de Widerberg depuis *Un Flic sur le toit* en 1976.

En 1994, quand il fut certain que le film allait se faire, cela faisait six ans que Widerberg essayait de recontacter son fils Johan. Finalement, ils se rencontrèrent pour dîner, et la soirée se termina avec de grands verres de gin. C'était la bonne méthode : Johan finit par accepter le rôle.

C'était l'une des choses les plus importantes de ce projet de film, pour Widerberg : les retrouvailles avec son fils. Ce n'est pas un hasard si Frank, le mari trompé dans le film, boit du gin.



On retrouve beaucoup de Widerberg dans *La Beauté des choses*. Frank – joué par Tomas von Brömssen – est un représentant de commerce alcoolique, tout comme le père que joue Keve Hjelm dans *Le Quartier du corbeau*. Frank adore la musique classique, un amour qu'il transmet à Stig, le jeune garçon. C'est une thématique connue chez Widerberg ; dans *Le Pêché suédois*, c'est le garçon bourgeois qui fait écouter de la musique classique à la fille sans éducation ; dans *Adalen 31*, c'est la femme du directeur de l'usine qui apprend à Kjell, le fils d'ouvrier, à apprécier la peinture des impressionnistes. Widerberg est un rebelle, issu d'un milieu très modeste. Il était autodidacte et avait trouvé tout seul le chemin vers l'art, la littérature et la musique. Son rêve était que la classe ouvrière s'élevât, pas seulement matériellement mais qu'elle arrive également à avoir accès aux plaisirs de ce qu'on considère comme la culture bourgeoise.

De nombreux éléments dans le film proviennent du passé de Widerberg. L'explosion du sous-marin Ulven (un nom qui veut dire « le loup » en suédois) eut réellement lieu. Ce drame a secoué toute la Suède l'année des 13 ans de Bo Widerberg. Le film français *Le Diable au corps*, de 1947, dans lequel un lycéen vit une histoire d'amour avec une femme mariée plus âgée que lui, avait bouleversé Bo Widerberg qui avait 18 ans à la sortie du film en Suède. Il avait également acheté et lu le livre. Le souvenir de cette histoire qui a marqué sa jeunesse se retrouve certainement dans *La Beauté des choses*.

Plusieurs films de Widerberg se déroulent dans le passé mais *La Beauté des choses* est le seul pour lequel Widerberg pouvait puiser entièrement dans ses souvenirs personnels pour recréer les décors et les ambiances (*Le Quartier du corbeau* se déroule en 1936, quand Widerberg avait 6 ans). Certaines scènes sont tournées dans le collège où Widerberg avait lui-même fait ses études. Comme d'habitude avec Widerberg, aucune scène ne fut tournée en studio. Tous les intérieurs sont tournés dans de vrais appartements. Les parents de Widerberg, Arvid et Greta, étaient encore vivants – ils allaient malheureusement survivre à leur fils – et habitaient encore Malmö. Bo Widerberg n'a pas arrêté d'emprunter des affaires de leur appartement qu'il utilisait comme accessoires dans le film. C'est Johan qu'il envoyait rendre visite à ses grands-parents. Bo Widerberg savait qu'Arvid et Greta, qui connaissaient bien leur fils, ne le croiraient pas s'il disait qu'il leur rendrait les chaises, les assiettes et les autres affaires le lendemain, mais qu'en revanche, ils ne sauraient pas dire non à leur petit-fils.

*La Beauté des choses* peut être considéré comme une carte postale de la jeunesse de Bo Widerberg. Déjà dans le titre du film se cache une certaine nostalgie. Le titre suédois est le vers d'un psaume que les enfants chantent pour les fêtes de fin d'année, au mois de juin, dans les écoles suédoises. Widerberg a utilisé la mélodie de ce psaume dans plusieurs de ses films. Quant à la photographie, c'est le Danois Morten Bruus qui a filmé, la plupart du temps caméra à l'épaule, et le résultat est une image d'une élégance très classique. C'est un peu inhabituel dans un film de Widerberg, mais cela retranscrit bien l'ambiance des années 40.

La photographie souligne le style mélodramatique du film. Marika Lagercrantz, qui avait joué la mère de Johan dans une série télé, refusa d'abord le rôle de la professeure, Viola. Elle ne comprenait pas la scène dans laquelle Viola change du tout au tout et s'en prend à Stig. Elle ne trouvait pas cette scène crédible. Finalement, Lagercrantz fit confiance à Widerberg, qui disait qu'il savait bien de quoi une personne est capable devant la menace d'être abandonnée. « Viola », disait Widerberg, « c'est moi ». Il avait lui aussi, il y a longtemps, cru perdre totalement la raison, quand il s'est rendu compte que la femme qu'il aimait était sur le point de le quitter.

*La Beauté des choses* fut le comeback dont rêve tout réalisateur. Le film a tout eu : l'acclamation des critiques, le succès auprès du public, et des prix dans les festivals ; l'Ours d'argent au festival de Berlin et une nomination aux Oscars pour le meilleur film étranger. Après les nominations du *Quartier du corbeau* et d'*Adalen 31*, c'était une troisième occasion pour Widerberg de tenter de gagner un Oscar, mais cette fois encore, la statuette tant désirée lui passa sous le nez.

*La Beauté des choses* s'est avéré être son grand final. Per Holst et Bo Widerberg avaient démarré une nouvelle collaboration quand, au début de l'année 1997, Widerberg fut diagnostiqué d'un cancer à l'estomac. Il disparut le 1er mai 1997, un peu plus d'un an après avoir assisté à la cérémonie des Oscars à Hollywood, en tant que membre de la fine fleur du cinéma mondial.

Mårten Blomkvist, biographe de Bo Widerberg  
(traduction du suédois : Maria Sjöberg)



## Ce sont les femmes qui mènent la danse

Cet entretien avec Bo Widerberg est paru en 1996 dans le quotidien du Festival du cinéma nordique de Rouen, festival aujourd'hui disparu mais qui fut essentiel dans la (re)découverte du cinéma scandinave.

Bo Widerberg arrive directement de Los Angeles pour présenter à Rouen son dernier film, *La Beauté des choses*, et assister à une rétrospective de ses films. S'il refuse de parler de la période de sa vie où il ne faisait pas de films, il accepte de s'exprimer sur certains des thèmes récurrents de son œuvre.

**Vous avez écrit des romans et nouvelles. Cependant, *Hello, Roland!* est la seule adaptation pour le cinéma. Pourquoi ne pas avoir continué à écrire ?**

Ecrire est ennuyeux. Je préfère être cinéaste qu'écrivain. J'écris mes scénarios moi-même, c'est le seul lien qui me reste avec l'écriture.

**Pourquoi être resté dix ans sans tourner pour le cinéma entre 1987 et 1996 ?**

Pour manger, j'ai fait des films pour la télévision. Et puis j'ai quand même monté Tennessee Williams, Arthur Miller, Strindberg, etc... De toute façon, personne ne me l'a demandé.

**Vous n'avez pas proposé de scénarios ?**

Non, aucun jusqu'à celui de *La Beauté des choses*.

**L'arrière-plan social est très présent dans vos films ?**

Dans mon dernier film, je n'ai pas voulu mettre en avant le contexte social. Etrangement pas. Il est vrai que tous mes films parlent d'argent. Il y a toujours une profondeur politique claire. Mes précédents films sont didactiques sur ce point : ils incitent à la lutte des classes.

**Les femmes tiennent une grande place dans vos films.**

**Comment travaillez-vous leurs rôles ?**

Jusqu'à maintenant, j'ai été considéré comme le cinéaste des femmes, qui les montre de façon décente. Dans mes films, ce sont les femmes qui mènent la danse. Dans *La Beauté des choses*, Marika Lagercrantz n'a pas accepté d'emblée l'image de la femme que je souhaitais montrer. Bien entendu, je n'ai pas voulu réécrire le rôle (...). A l'origine, je voulais avoir Lena Olin qui avait d'ailleurs accepté le rôle. Mais c'est mon fils qui a insisté pour que ce soit Marika. Il n'aimait pas Lena Olin.

**Avez-vous étroitement travaillé avec votre fils pour *La Beauté des choses* ?**

Il m'a aidé lors de la pré-production du film. Pour le casting des garçons de la classe et de la jeune fille qui essaie de le séduire. Il tenait la caméra pendant que je posais les questions. Tout le monde croyait que Johan était technicien. Nous sommes ensuite tombés d'accord sur le choix des acteurs.

**Est-ce que le fait d'obtenir un Prix du public à Berlin va vous inciter à refaire des films pour le cinéma ?**

*La Beauté des choses* est mon troisième film nominé aux Oscars, et à l'automne de ma vie, alors que je croyais être fini, ce qui me fait d'autant plus plaisir. Je ne vais pas refaire des films, je vais continuer à faire des films. Mon prochain film est un thriller.

Propos recueillis par Bruno Bertheuil et Laurent Mathieu

